JULES SIMON.

I

Le mois dernier, Paris, la capitale de la France, peut-être plus, puisque la France rayonne encore bien au-delà de ses frontières par son histoire, par ses principes et par l'esprit qui est en elle, Paris, vous le savez, a fait de belles et justes funérailles à un homme qui portait un nom simple, commun, plébéien, n'ayant rien de royal, d'éclatant et de glorieux,—*glorieux* dans le sens et l'acception que beaucoup d'hommes donnent encore à la naissance, à la fortune et à la gloire militaire. Cet homme n'avait pas été un général grand et heureux.

Mais cet homme, ce plébéien, ce Breton sans gentilhommerie, mort à la limite de l'âge, se connaissant encore à la dernière heure où tout se confond autour de nous, avait eu une longue existence d'études, de travaux et de devoirs honorablement et consciencieusement remplie dans sa patrie qui fut la France et dans ce XIXe siècle dont la grandeur a plus d'un titre et plus d'une gloire véritable.

Homme de l'Université, de l'école, de l'enseignement, de la parole, du livre, de la pensée et de la lumière, il avait parcouru sa laborieuse et courageuse carrière de professeur, de savant, de moraliste, de philanthrope et d'ami de l'humanité, comme aussi d'homme politique et d'homme d'Etat, sans reculer devant le devoir, sans s'effrayer devant la peine, sans se désavouer devant lui même et devant les autres, sans jamais se démentir, sans faiblir dans sa foi et sa fidélité à ses principes, honnête, droit, modéré, calme et résolu aussi bien devant ceux qui lui reprochaient la modération de son républicanisme et de son socialisme que devant ceux qui l'accusaient d'être un abominable révolutionnaire ennemi de tout ordre social. Il voulait la république *aimable* et aimée. N'en a-t-on pas aussi fait un Jacobin, un sans culotte et même un internationaliste? Les partis sont ainsi.

Mais il avait été député, membre du gouvernement de la Défense Nationale, sénateur, ministre, chef de cabinet, etc., et tout cela à des heures d'agitation, de lutte et de danger pour la patrie, comme aussi avec les qualités et le dévouement d'un républicain vrai, d'un démocrate sincère, d'un législateur sage, d'un orateur de premier ordre, d'un homme d'Etat qui croit à la morale et d'un patriote qui aime la France pour son génie et pour son cœur, dans l'épreuve surtout, comme tous ceux qui aiment.

Et il avait écrit, philosophe humanitaire et chrétien, des livres admirables sur la *Liberté*, sur le *Devoir*, sur la morale, sur l'enseignement, pour le peuple, pour ceux et pour celles qui travaillent, pour ceux et pour celles qui souffrent, pour les classes que l'on dédaigne ou que l'on oublie souvent, et tous dans une belle langue honnête, toujours chaste et française, toujours élevée dans sa simplicité, que tous devraient parler et à laquelle il faudrait conserver une fidélité éternelle. Ses moindres écrits dans les revues et les journaux, innombrables du reste, avaient le même caractère d'élévation simple et de dignité, avec une méthode parfaite et dans une mesure irréprochable. C'était le professeur qui écrivait.

Aussi l'Académie française avait elle fait de cet homme l'un des siens et non le moins illustre; il était le Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, et la société des gens de lettres l'honorait entre tous pour sa bonté et sa grandeur. L'envie ne l'attaquait pas et l'amitié le respectait.

Alors, est il donc étonnant qu'on ait fait de belles et justes funérailles à cet homme de bien, et que le Gouvernement, l'Eglise, les Eglises, les sociétés savantes, littéraires, de bienfaisance et de morale auxquelles il avait appartenu dans sa vie, lui aient rendu le dernier et suprême hommage que l'on rend à ceux qui ont noblement rempli leur tâche en ce monde et dont la voix ne sera plus entendue des vivants, excepté comme la voix de l'esprit qui ne passe point?

Et si, dans cette Madeleine à la forme grecque, et à l'amour chrétien, à côté des députations de Paris, l'on voyait celles du consistoire des Eglises réformées, des Eglises de la confession d'Augsbourg, des Israélites de France, ne vit-on pas aussi, après la messe, Mgr Récel donner l'absoute, s'agenouiller devant le catafalque et longtemps prier devant les restes de celui qui avait été Jules Simon?

Car cet homme s'appelait Jules Simon.

Et Jules Simon avait été chrétien comme un Breton, patriote comme un Français et libre comme un homme.

II

Jules Simon, avant de mourir, a fait son testament en quelques mots, et ce testament de trois mots a été la croyance, la foi et la fidélité de toute sa vie.

Il a demandé que sur la pierre de sa tombe sans orgueil et sans faste, avec son simple nom de Jules Simon, on gravât les trois mots *Dieu, Patrie* et *Liberté*.

Ces trois mots sont-ils la profession de foi d'un enfant du siècle, et le XIXe siècle, "dont l'aube est sur nos têtes," comme nous disions hier, les acceptera-t-il comme héritage dans toute leur vérité, dans toute leur nécessité et dans toute leur grandeur?

Nous ne savons pas, l'espérant toutefois.

Il y a encore tant d'ombres sur ces trois vérités qui pourtant devraient être éclatantes dans le monde et que le christianisme a certainement annoncées dans la sublime révélation de la conscience humaine!

Mais le plus grand mot de toute langue humaine, disant la plus haute conception de la pensée avec le sentiment le plus profond de la loi, est assurément le mot *Dieu*. Nous n'en connaissons aucun qui l'approche, qui puisse se mesurer avec lui, qui ne s'incline respectueusement devant ce monosyllable unique, inaltérable et éternel. Et si, dans l'orgueil d'une raison qui déraisonne, vous voulez prouver que ce Dieu n'existe pas, quand vous existez vous-mêmes, pensant, parlant et voulant, vous feriez mieux de chercher à prouver que le soleil n'existe pas. Est ce que les aveugles qui ne voient point le soleil ne le sentent pas, et la création vivante indique-t-elle le néant? On affirme encore Dieu quand on le nie, et l'on doit s'étonner que des esprits supérieurs s'évertuent à prouver la Preuve.

Quant aux faux dieux, aux idoles, aux images, aux suppositions, aux imitations, aux figures d'un anthropomorphisme que justifient l'ignorance de l'homme, l'ignorance des temps passés et comme un besoin de donner une forme visible à l'invisible et à l'infini, en quoi peuvent-elle nous préoccuper; et s'il fallait chercher des preuves, ces faux dieux de l'approximation humaine et bornée n'en seraient ils pas eux-mêmes? Est ce que le vrai disparaît devant le faux, et ce vrai n'est-il pas la loi et l'absolu?

Mais en quoi l'idée de Dieu, la plus haute et la plus grande que nous connaissions, répétons nous, peut-elle être contraire aux destinées de l'homme et de l'humanité? Ne croyez-vous pas plutôt qu'en la supprimant, sans doute parce qu'elle vous impose des devoirs, vous faites de l'ombre et même le néant sur cette humanité et sur cet homme? Sans elle vraiment, nous ne savons pas d'où nous venons, qui nous sommes et où nous allons. Le droit cesse d'être un droit, la justice n'a plus de nom, et la Société, sans famille, sans amour et sans morale, s'écroule misérablement. Vivons-nous même en barbares, on ne vivons nous pas plutôt en sauvages? Et si l'humanité, après avoir passé par les phases premières, grossières, sauvages, barbares et de demi-civilisation, dans plus d'ombre que de lumière, dans les douloureuses épreuves du progrès, a fini de conquérir plus de vérité et plus de justice, plus de grandeur par la pensée et par les œuvres, nous devons bien penser et nous pouvons bien voir, puisque l'homme pense et voit, qu'il y a quelque chose de vrai dans l'œuvre humaine, dans la génération sociale des temps et dans l'ascension constante vers un idéal qui n'est pas précisément le limon ou la boue de notre origine. Cela nous humilie-t-il?

Pourquoi voilez vous qu'une grande idée, d'autant plus nécessaire qu'elle est grande, abaisse ou rapetisse l'homme? Ce qui est grand grandit, ce qui est haut exhausse, les bas fonds sans horizon ne valent point les sommets lumineux et glorieux; et, qui que vous soyez, quelle que soit votre croyance religieuse ou scientifique, car la science n'est pas l'incrédulité et contient moins de doutes que l'ignorance, il vous faut bien, avec l'Evangile lui-même et selon ses paroles, proclamer que la foi dans l'homme, dans le peuple et dans l'humanité, *transporte les montagnes*, et que c'est la foi, non la lâcheté ou l'indifférence, qui a donné au monde l'admirable témoignage des progrès réalisés et des œuvres accomplies. Et si l'idée de Dieu n'était qu'un idéal social, cette idée de beau, de bien et de juste serait-elle un mensonge!

Ainsi, dans la sincérité de sa libre pensée, il est permis de croire qu'on peut aimer les hommes en croyant en Dieu; et même l'on peut affirmer qu'il n'en serait point ainsi dans le matérialisme sans Dieu ou dans l'athéisme. D'où vient l'amour, et ses aspirations sont-elles pour le néant?

Jules Simon parlait donc en chrétien et en sage.

III

Mais si l'idée de Dieu, loin d'amoindrir l'homme, relève son front dans la lumière et son esprit dans la beauté, et si c'est justement par cette conception sublime que l'homme est le supérieur de tous les autres êtres vivants, possédant ainsi l'admirable sociabilité de ceux qui s'aiment dans la vie, jusqu'à la mort et même dans l'au-delà où vous suit l'immortelle espérance, est-ce que Jules Simon, dans les trois paroles de son testament suprême ou de sa profession de foi réaffirmée à la dernière heure, n'aurait pas, comme penseur, comme philosophe et comme chrétien, fait de la *Patrie* une croyance trop sacrée, une religion trop hauts et un dogme qui n'en serait pas un?

Qu'est ce donc que la *Patrie*?

Car il est à cette heure des hommes qui pensent que cette chose-là ne mérite pas un souverain respect et qui répètent volontiers le *ubi benè ibi patria* d'un homme sans patrie; comme si l'on pouvait être bien là où la patrie n'est pas, comme si le pays qui change pouvait remplacer la patrie qui ne change pas, comme si la patrie de votre indifférence, n'ayant ni âme ni cœur, n'était point celle de votre père, de votre mère, de vos aïeux, de votre race, de votre langue, de votre histoire, de nombreuses générations souvent héroïques qui ne vous ont jamais donné le droit de les oublier, de les renier ou de les déshonorer.

Mais il faut croire que ces hommes-là ne savent pas ce qu'ils disent ou qu'ils disent ce qu'ils ne pensent pas. L'exilé ne parle point ainsi, et quand le sort vous fait mourir sur la terre étrangère, quelque généreuse qu'ait pu être l'hospitalité de cette terre, c'est pourtant ailleurs que vous aurez voulu mourir, et votre dernière et triste pensée est pour votre berceau d'enfant.

Non, le cosmopolitisme n'est point une patrie, et l'internationalisme, en dehors de certaines relations que les peuples se doivent d'améliorer, de rendre plus humaines et plus justes, est un mensonge et une fausseté.

La patrie est non seulement un berceau avec tout ce qui doit être la piété et la salubrité de la famille, mais encore un atelier d'associés où l'on pense d'une même pensée, où l'on croit d'une même croyance et d'une même espérance, où l'on travaille d'un même cœur, pour une même œuvre et chacun selon ses facultés. Il ne doit y avoir ni paresseux, ni voleurs, ni mutinerie. Les parasites y devraient être de trop, et s'il ne faut pas, comme Platon le voulait, chasser les poètes de la République, car l'art et la poésie sont des œuvres, il est certain que nul n'y doit mourir de faim, de misère ou d'injustice. Mais où voudriez-vous mourir et pour qui voudriez vous mourir, à moins que vous n'ayez connu ni votre père, ni votre mère, ni le lieu de votre naissance, si ce n'est dans la patrie où la terre vous appartient et dont vous êtes une partie inséparable? Et si vous l'aimez, qu'importe qu'on la maudisse ou qu'elle soit dédaignée par les autres? La malédiction de ceux-ci et le dédain de ceux-là vous inquiètent peu. Que si on vous l'a prise par la force ou volée, lui imposant un autre nom et une autre langue, soumettant la géographie à la brutalité du fait, vous répondez comme l'écolier lorrain à son maître allemand: *Elle est là!* en mettant la main sur votre cœur. Car la patrie est double, corps et âme, et l'âme n'appartient pas au vainqueur du corps.

Mais qui donc peut douter des vertus de la patrie, de la véritable *patrie*?

Certes, dans le grand *pays* qui est à tous, dans le monde de toutes les races, de toutes les latitudes et de tous les climats, où les hommes ne devraient assurément pas être vos ennemis, surtout à cette heure de civilisation et de christianisme, vous pouvez aller, voyager, travailler, faire des choses utiles, bonnes, grandes et glorieuses, et si vous y portez un peu du génie et de l'âme de votre patrie, c'est bien, pour le monde entier que pour votre patrie elle même; mais en faisant cela dans l'affirmation et non dans le reniement, dans la fidélité et non dans l'oubli, ayant au front le signe sacré de celle qui est toujours vivante et toujours aimée, ne portez vous pas encore témoignage au nom de la patrie d'où vous venez, qui vous a fait, qui est la vôtre et qui sera éternellement la vôtre? Mais en quoi pouvez vous nier que la patrie soit le principe de nombreux devoirs, la source de générosités et fortifiantes vertus, la foi et le dogme au nom desquels l'homme connaît l'amour, la bravoure, le courage, le dévouement, l'héroïsme et le sacrifice augmente!

Avec la *Patrie*, cette fois encore, Jules Simon a raison.

Il est vrai que la patrie de cet homme qui a vécu quatre vingt deux ans et qui est mort à Paris, était la France.

IV

Enfin, le troisième et dernier mot du testament de cet homme de bien a été le mot *Liberté*.

Mais jamais aucun nom, sauf peut être celui de Dieu, n'a été plus prononcé dans le monde et dans les temps, par les hommes et les générations, que le mot *liberté*.

Les hommes libres en sont fiers, pouvant le perdre, et les esclaves le prononcent tout bas, même tout haut, y ayant droit comme les autres. Et si un peuple qui consente à l'esclavage et qui sourie à la servitude? Faudrait-il aussi, pour que ceux ci fussent libres, que ceux là soient esclaves?

En vérité, dans tous les temps, dans tous les âges, dans tous les mondes, depuis les origines et le commencement, depuis que la langue humaine est balbutiée ou parlée, le mot *liberté* a été répété bien des fois, plus de fois qu'il n'y a d'étoiles dans les cieux ou de grains de sable au fond des mers, et cela avec foi, avec amour, avec espérance, avec reconnaissance, avec enthousiasme, avec énergie, avec colère, avec violence, avec toutes les passions et tous les sentiments qui sont dans le cœur humain, est infini de tous les désirs. Et, soit qu'il faille conquérir, défendre, sauver, régler, compléter ou définir exactement, cette liberté, ce mot sera répété jusqu'à la fin des siècles. Il s'éteindra dans le dernier soupir de l'homme et de l'humanité, alors que, selon les paroles du poète, "sur les mondes détruits le temps dormira immobile." Car la Liberté est une des lois de l'homme, sinon sa loi.

C'est bien par elle ou pour elle, en effet, que de grandes choses ont été faites dans le monde et qu'il s'en fera encore d'admirables et de merveilleuses. La science, plus que jamais à son service, n'a pas dit son dernier mot ou révélé sa dernière découverte. Quant à la parole de la pensée libre ou de la raison plus souveraine dans la connaissance de la loi supérieure, n'ayons crainte qu'elle soit ou qu'elle devienne une négation. C'est l'ignorance qui nie ou qui proclame le contraire de ce qui est vrai.

Sans doute, selon l'expression de Mme Roland, cette martyre de la liberté, cette victime au grand cœur dont la belle tête de femme tomba sur l'échafaud de la Révolution implacable en ses moyens, sans doute, "beaucoup de crimes ont été commis au nom de la liberté", et nous croyons, hélas! qu'il en sera commis beaucoup d'autres encore avant que la liberté ait trouvé sa loi, sa mesure et sa justice. Mais la liberté, aux audaces qu'elle inspire et aux résistances qu'elle trouve, avec les passions et les emportements des hommes, a le droit de répondre qu'on ne la comprend pas et qu'elle n'est point criminelle des crimes des hommes. Ce n'est pas la liberté qui tue, mais la licence, et la loi du Sinaï restera éternellement vraie: *Tu ne tueras point!*

La liberté, du reste, pas plus que le droit lui-même, n'existe et ne peut exister sans la mesure, sans la règle, sans la limite, en dehors des conditions de sa loi, et vous la rendez fausse, la pervertissez pour une autre, quand vous ne lui donnez point l'équilibre de la raison et de la justice. Est-elle le droit de tout faire, et le droit le plus essentiel et le plus positif, n'a-t-il pas pour l'homme qui l'invoque un devoir correspondant, une obligation nécessaire, une condition sans laquelle il cesserait d'être ou serait misérablement foulé aux pieds du plus fort ou du plus brutal? Enlevez la règle à la liberté, et vous la tuez aussi sûrement que si vous lui mettiez le cou sous le couteau de la guillotine. Est-ce que la liberté qui fait le mal est encore la liberté?

Mais ne la niez pas, à moins que vous ne vouliez nier l'homme lui-même, c'est à dire l'être intelligent et raisonnable, l'être supérieur et responsable, celui dont Ovide a dit: "Il a la tête et les regards tournés vers les cieux." Car si la liberté, n'existait point, avec sa dignité et son commandement, et si nous pouvions être esclaves sans honte et sans crime, que deviendraient la responsabilité et la morale? Où seraient le bien et le mal, le beau et le laid, le vice et la vertu, le mérite et le démérite, ce qui fait que le martyr d'une vérité et d'une justice sera éternellement plus grand et plus glorieux sur sa croix de supplicié que ceux qui l'auront cloué au poteau de l'adoration universelle?

Oui, si la *Liberté* n'était qu'un mot, un leurre ou un mensonge, et si elle n'avait ni courage, ni héroïsme, ni vertu au suprême dans les œuvres, l'homme irresponsable et sans destinée d'honneur serait-il autre chose que la bête d'un jour et de l'asservissement honteux? Etre libre, c'est être homme.

C'est pourquoi Jules Simon, confessant à sa dernière heure la loi de toute sa vie et les principes éternels sur lesquels doivent reposer toute société et toute civilisation, est simplement grand. Et nous disons ces choses avec d'autant plus de sincérité, avec un sentiment d'autant plus profond du devoir, que nous nous souvenons d'avoir une fois, dans la lutte de la vie et de la pensée, manqué de respect et de justice envers celui qui fut notre aîné et qui fut notre Maître.

Il ne faut pas craindre les confessions à haute voix.

J. GENTIL.

Sonnets des Dunes.

14 JUILLET.

Demain, lorsque pensif, sur les bords de la grève
Au sommet des flots bleus j'irai bercer mon rêve,
De nous lèvres mon âme en vers les fera couvrir
Un baiser patriote, en mon cœur vibrera.

Comme un prisme, la Mer, que la brise soulève,
Prendra les "Trois couleurs" au soleil qui se lève,
Les vagues rugiront le chant du Ça ira,
Par l'hymne de Strasbourg l'écho leur répondra

Dans la une on verra s'écrouler la Bastille
Sous les feux rayonnants de l'aurore qui brille,
La rive tonnera sous le flot agité:

Et moi, pour le Pays, dont l'âme, en ce jour, vibre,
Ou les vers mugiront des chants de Liberté,
Dans mon cœur je crierai: "Vive la France libre."

MAURICE LECOMTE.

FEMMES ET CHIENS

Une des particularités les plus curieuses de notre fin de siècle, cependant si sceptique, est un développement inattendu, immodéré presque de l'amour de la bête, une affection, que d'aucuns trouveront ridicule, pour nos frères inférieurs. Cette sensiblerie animale s'est développée depuis quelques années avec une surprenante intensité; et la femme, surtout, semble avoir été atteinte plus profondément que l'homme: c'est elle qu'on voit partout devenir instigatrice ou patronnesse de toutes les œuvres de protection des animaux, elle trouve là un nouveau champ d'activité pour le fonds de charité inné chez elle; pour la bête, elle a des raffinements de tendresse qui donnent parfois à sourire.

Il n'est pas rare de voir aujourd'hui de mignons toutous, gouverner des jolies femmes qui souvent passaient dans leur entourage pour peu faciles à vivre. D'où vient cela? C'est que la femme a besoin de cette affection soumise et constante qu'on ne trouve nulle part aussi bien marquée que chez le chien, qui est sans contredit l'animal qui possède le plus d'amativité. L'homme—il faut bien faire notre *mea culpâ*—aime trop à montrer qu'il est le maître légal; se laissant prendre à des airs de soumission et de complaisance, il se plaît à exhiber un despotisme presque toujours fictif. La femme trouve dans le chien une amitié servile, dont elle devient l'esclave; mais *elle croit*.

Le chien ne représente-t-il pas l'humanité avec ses mérites et ses vices?

Depuis deux ou trois ans, à Londres, les dames propriétaires de chiens se sont groupées; elle se sont mises à l'œuvre avec une ténacité, une souplesse, un esprit de corps bien féminins, et le succès n'a pas tardé à couronner leur entreprise: la *Ladies' Kermel Association* est aujourd'hui un des clubs les plus florissants de l'Angleterre, et qui organise maintenant des expositions avec un plein succès.

La dernière vient d'avoir lieu sous les hautes futaies d'Holland Park à Kensington, mises gracieusement à la disposition du club par la comtesse Ilchester: comme prix, des sommes folles, si folles qu'on ose à peine en parler, de peur qu'on n'y trouve une critique à l'harpagonnerie qui préside aux expositions canines: près de cent mille francs en espèces et en objets d'art ont été distribués! Il est vrai que toute l'aristocratie féminine de la Grande-Bretagne faisait partie du Comité de l'exposition. La Reine et toutes les princesse de la famille royale n'ont pas craint d'exposer elles-mêmes leurs élèves et leurs favoris, et l'on pouvait admirer des colleys et des fox-terriers, des caniches et des barzois, des bichons et des yorkshires, dressés, nourris, brossés, peignés et caressés par les plus nobles mains des trois royaumes!

L'histoire, les mémoires nous ont conservé le souvenir de quelques-uns de ces chiens aimés:

Catherine II, impératrice de Russie qui l'aurait cru?—adorait son épagneul *Rogerson*; quand il mourut, elle lui fit faire un mausolée avec une épitaphe en français. La princesse Anne de Wurtemberg faisait toujours ensevelir ses chiens favoris dans des cercueils de plomb; un jour, une camériste se moqua de cette habitude: la cruelle Anne, si douce avec ses chiens, couvrit le bras de sa servante de piqûres d'épingle, sur lesquelles elle répandit de la cire bouillante; ce qui lui valut du reste, de la Cour de Colmar, cinq années de bannissement. La célèbre Ninon de Lenclos possédait un mignon petit griffon qu'elle appelait *Raton*, qui ne la quittait jamais et mangeait même dans la même assiette qu'elle. *Raton* était, paraît-il, plus difficile et plus gourmet que sa maîtresse, à laquelle il ne permettait que ce qu'il voulait bien manger lui-même. Combien d'hommes ont été les esclaves de Ninon, esclave de son *Raton*!

Et bien d'autres encore! Mme Deshoulières n'a-t-elle pas composé une tragédie en l'honneur du chien de son ami *la Mort de Cochon, chien de M. le maréchal de Vivonne—Amsterdam, 1709*)? Scarron dédia un de ses "romans comiques" à *Guillemette*, le biclon de sa sœur; et lorsqu'il se fut brouillé avec sa famille, il eut la méchanceté de mettre aux errata de la deuxième édition de son livre: "Au lieu de: *la chienne de ma sœur*, lisez: *ma chienne de sœur!*"

C'est la femme qui a opéré cette métamorphose du vieil homme qui n'estimait le chien que pour les services qu'il peut rendre comme animal de chasse ou de défense, et qui n'a améliorait les races que dans un but utilitaire. La femme s'est dit, justement, que le chien était plus qu'un animal utile; c'est le seul susceptible d'une affection désintéressée; lui seul se plaît à accompagner son maître partout comme un véritable ami; lui seul se montre heureux de s'attacher à son maître par un mouvement spontané qui, bien souvent, n'a d'autre moteur qu'une simple caresse ou un mot dont l'inflexion lui a paru flatteuse.

La légende de "Don Pasquale".

L'Opéra-Comique vient de reprendre cet opéra bouffe, qui est, de toutes les œuvres du répertoire, celle qui est le plus "fait divers" parisien.

Alors qu'il vivait à Paris, Donizetti était déjà en proie à la surexcitation cérébrale particulière aux malades qui vont à la paralysie.

Un jour de janvier 1843, dînant en société joyeuse dans un cabaret à la mode, il s'avisa de trouver le dîner détestable et déclara qu'il était plus facile de faire un opéra en trois actes qu'un dîner, fût il à trois services avec le dessert. Exclamations, cris, indignation du traiteur, puis le pari final. Le rendez-vous fut pris à huitaine.

Donizetti ne pouvait travailler sans l'inverse des musiciens qui font d'abord leurs airs, quitte à les ajuster sur un monstre en attendant les paroles. La première journée se passa à la quête d'un librettiste.

Dans un bureau d'omnibus, Gustave Vaez, son collaborateur de la *Favorite*, lui offrit *Rita* ou le *Mari battu*, qui, d'ailleurs, ne fut joué qu'en 1860; mais le sujet était trop maigre, deux petits actes, et, le soir venu, le musicien s'accommoda de *Don Pasquale*.

Huit jours après, la partition prête était servie, avec chaque service, acte par acte, par Donizetti qui l'interprétait au piano. Puis remarquant que, le dessert et l'opéra achevés, le café se faisait attendre:

—Sapristi, mon ami, j'avais oublié le café, et il improvisa la sérénade célèbre que tout le monde fredonna et fredonnera.

Don Pasquale, repris deux fois au moins par M. Carvalho, est bien un opera français: on sait ou il fut composé, et aussi on il fut interprété *di maestra*; mais il serait intéressant de savoir ce qu'est devenu le piano.

LES GRAND CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Après la mort du duc de Nemours, c'est le prince de Joinville qui est le plus ancien grand-croix de la Légion d'honneur. Sa promotion, en effet, date du 8 août 1836, une année après la promotion du duc de Nemours. Le duc d'Aumale fut promu le 28 avril 1842.

Le duc de Nemours et le duc d'Aumale figurent sur la liste des grand-croix de la Légion d'honneur avec leur qualité de généraux de division; le prince de Joinville avec celle de vice-amiral.

Sont titulaires à l'heure actuelle du grand cordon, trente trois militaires et sept civils.

Citons les par ordre alphabétique.

Le général duc d'Aumale, les généraux baron Bergé, Billot, ministre de la guerre; Bourbaki, Bréard, Bressonnet, Brincourt, Canu, de Colomb, Davout, duc d'Auerstaedt, grand chancelier de la Légion d'honneur, Deligny, Dufaure du Bessol, comte Ernivent de La Villesboisnet, sénateur; d'Exea, l'évêque; Forgemol de Bostquénard, de Galliffet, de Lamirault, Lewal, de Négrier, Picard, Saussier, Schneegans, Thomasset, Thomassin, Weil cumont, Warnet et Wolff.

Dans la marine: le prince de Joinville, amiral; les vice amiraux Amet, Ch.-A. Duperré, V.-A. Duperré, Garnault, Lafont et Lefèvre.

Les sept civils sont, d'abord, M. Félix Faure, président de la république, et M. Casimir-Perier, ancien président de la république, et grand croix de droit; puis MM. le comte Benedetti, ancien ambassadeur de France à Berlin; Fournier, ancien ambassadeur; Tirman, ancien gouverneur général de l'Algérie; Herbette, ancien ambassadeur à Berlin; le baron de Courcel, ambassadeur à Londres.

LE CABINET DE LA MÉNAGÈRE.

Quelques recettes de boissons rafraîchissantes que nos lectrices nous sauront gré de leur indiquer. En voici d'abord deux, économiques, très agréables, surtout quand elles sont servies glacées, et que l'on peut fabriquer partout.

Boisson aux cerises.—Séparer les noyaux de belles cerises et les broyer ou concasser, passer la pulpe au tamis de crin. Mélanger noyaux et jus et laisser macérer pendant une heure ou une heure et demie. Filtrer le jus et y ajouter une même quantité d'eau et de sucre dans la proportion de 175 à 200 grammes par litre de liquide. Ajouter un verre de kirsch.

Boisson aux groseilles.—Presser sur un tamis de belles groseilles rouges et blanches. Ajouter de l'eau, le double de la quantité de jus obtenu; mettre 200 à 225 grammes de sucre par litre. On peut framboiser cette boisson en y ajoutant un dixième de jus de framboise, on peut aussi y mêler une petite quantité de cognac.

Voici une autre recette peu connue et délicieuse, le *Flic*. Vous mettez dans un verré à eau la valeur d'un verre à madère de bon bordeaux, un de cidre et un peu de sirop de citron, vous achevez de remplir avec de l'eau de Seltz et un morceau de glace.

Enfin, donnons les recettes de deux boissons plus *élégantes*.

Le Sherry gobler.—On verse dans un verre à soda, deux petites verres de Xérès, auxquels on ajoute deux tranches d'orange, une cuillerée à bouche de sucre en poudre, on remplit de glace concassée et on met dessus quelques petites fraises et framboises.

La Marquise.—Dans un grand verre, on met deux tranches d'orange, une ou deux cuillerées de sucre en poudre, quelques fraises et l'on remplit le verre avec un tiers de champagne et deux tiers d'eau de Seltz. Servir glacé.

Enfin, voici une excellente façon de préparer l'orangeade et la citronnade. Mettez 150 grammes de sucre dans deux litres d'eau, y ajouter les zestes de quatre citrons ou de quatre oranges, dont vous exprimerez aussi le jus. Au bout de trois ou quatre heures, filtrez, ajoutez un siphon d'eau de Seltz et servez glacé avec une tranche decit on ou d'orange.

Les cartes de visite des souverains.

Une effroyable envolée de ces petits bouts de cartons appelés cartes de visite et qui servent surtout à ne pas faire de visites, se répand annuellement sur le monde. Les statisticiens, qui n'en sont jamais à un chiffre près, avalu-ent à 600,000,000 (six cents millions) le nombre annuel des cartes de visite échangées.

Mais il paraît que ce sont les têtes couronnées et les souverains qui détiennent le record de la distribution des cartes de visite. M. Perron du Bref, dans le *Moniteur de la papeterie française*, nous donne, à ce sujet, de suggestives indications.

Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche se conforment, pour leurs cartes de visite, à une coutume allemande et imprime une partie de leurs titres d'après les lois de la mode, leurs cartes de visite devraient respectivement porter les noms de Wilhelm ou de Franz Josef, ou encore empereur d'Allemagne ou empereur d'Autriche.

Le prince de Galles, toujours très correct en matière d'étiquette, a deux sortes de cartes: sur les unes on lit: Albert Edward, sur les autres: le prince de Galles, le terme français étant d'un usage plus fréquent que l'autre, dans le monde des souverains.

La consommation extraordinaire de cartes de visite que font les souverains est occasionnée par leur courtoisie envers des centaines et des milliers de personnages dont beaucoup ne sont même pas connus de nom.

Quoi qu'il en soit, les secrétaires de Leurs Majestés et de Leurs Altesses ont fort à faire, pendant toute l'année, pour envoyer des cartes dans tout le monde civilisé et distribuer des regrets, congratulations et pour prendre congé.

La carte de visite de Napoléon III avait 60 millimètres de long sur 30 de largeur. L'édition imprimée pour les Tuileries en conserve un exemplaire qu'il a, paraît-il, l'intention d'offrir aux musées nationaux. La carte a conservé sa blancheur et son brillant dus à un enduit spécial à l'arsenic. Les cartes imprégnées d'arsenic ont cessé, on le croyait du moins alors, beaucoup de malades.

Les Chinois prétendent s'être servis de cartes de visite dès le temps de Confucius, En-Corée, les cartes de visite ont un pied carré. Les sauvages du Dahomey s'annoncent mutuellement leurs visites au moyen d'une planchette de bois ou d'une branche d'arbre sculptés avec art. Le visiteur se fait précéder par ces objets qu'il reprend lors de son départ et qui, probablement, lui servent pendant des années. Les natifs de Sumatra ont aussi une carte de visite, composée d'un morceau de bois d'environ 30 centimètres de longueur, orné d'un nœud en paille et d'un cordon.

Paris a le monopole de la fourniture des cartes de visite aux souverains depuis l'époque où elles sont devenues une nécessité traditionnelle. C'est un petit succès artiste que qui n'est pas sans valeur.

La Dame aux Fleurs

Demain, les deux fiancés seraient l'un à l'autre. Ils se le répétaient, chastement, en marchant le long de la rivière. Cet avenir de quelques heures, ce jour tant désiré consacrerait leur bonheur à jamais.

Déjà leur union se manifestait par l'entité nouvelle issue de leurs deux âmes; leurs goûts s'étaient cherchés et alliés comme des tentes se mélangent; ils étaient la double unité qui s'isole et va recommencer le monde.

—Ma chérie, j'ose à peine y croire. Maintenant je puis bien le dire, puisque déjà on te confie à moi: longtemps, longtemps, je me suis cru indigne d'une pareille joie.

Souriante, elle leva ses yeux vers lui, des yeux d'extase et d'amour infini.

—Moi, j'ai toujours craint l'œuvre de méchante gens s'efforçant de t'éloigner de moi... A présent encore.... mais non, j'ai tort d'être jalouse et j'ai tant prié Dieu que nous serons heureux.

Il baisa son beau front et répéta tout bas:

—Oui, nous serons heureux.

Il était fier, elle était confiante; tous deux, dans le chemin, marchaient du même pas, comme ils marcheraient dans la vie: lui, la soutenant à son bras, évitant les cailloux et les ronces, cherchant l'ombre douce.

Ils ne songeaient pas où menait le chemin: il allaient tout droit devant eux. Les champs, les arbres, la rivière et le soleil célébraient le bonheur de vivre.

Il répéta encore:

—Nous serons bien heureux.

Puis il cueillit des fleurs qui devenaient précieuses aussitôt qu'il les donnait. Des pâquerettes blanches, des liserons, des bluets, qui poussaient sur la berge et se dressaient dans l'herbe drue; des myosotis aussi, fleurs du souvenir, que l'aimée recevait avec une joie d'enfant. Il en cueillit beaucoup, lui remplissant les mains, garnissant son corsage, ornant ses cheveux bruns. Elle riait de se voir ainsi parée, le laissait faire, puisqu'ils étaient seuls, loin de la ville et des moqueries.

Tout à coup, comme le héros d'une douce légende, il tomba dans l'eau profonde.

Vision d'effroi! une chute bruyante, l'éclaboussement de l'eau.

Elle cria—un cri de lutte blessé au cœur—et appela, et tordit ses bras, chercha de ses yeux tous une aide, un moyen.

Les remous de l'eau verte couvraient son panvre ami.

—Au secours! au secours!

Il reparut. Elle vit sa face pâle, ses yeux qui la fixaient et sa bouche étouffée qui murmura:

—Jeanne.... Jea....

Pour d'autre espoir que Dieu. Elle tomba à genoux:

—Pitié.... pitié.... mon Dieu!

L'eau bouillonnait, furieuse, chargeait de ses replis l'homme qui se débattait, et l'homme tut vaincu, redevint silence, caché comme une proie conquise.

Disparu à jamais, il était disparu.

Jeanne regardait l'eau: ses yeux dilatés quêtaient l'espoir encore. Ils virent la rivière reparer son désordre, disperser les vagues lettres, aplanir les ondes, effacer toute ride et, d'un sourire, montrer la surprise souriante d'un miroir plein de ciel.

Plus rien. L'eau calme et assouvie coulait tranquillement.

Jeanne, à genoux toujours, releva lentement sa taille accablée et son regard erra vers le ciel incolore. Puis elle roula dans l'herbe et ne bougea plus.

Des heures passèrent. Elle semblait dormir, mais la douleur marquait sur son visage des

---

A son âge, on redoutait la lutte et peut être conseillerait-elle à Ursule de céder, en faisant valoir que le fils de son notaire constituait un plus beau parti que le modeste instituteur de Remoulins.

Pour ces motifs, Ursule hésitait à mettre grand'mère en demeure de se prononcer et la soutenir dans sa résistances.

Restait Célestin.

Dès ce moment, elle songeait à s'adresser à lui pour obtenir qu'il renonçât à elle.

En d'autres temps, quand ils étaient enfants, elle avait été liée avec Célestin comme avec Frédéric.

Tous trois alors jouaient ensemble.

En leur qualité d'amis, les deux garçons entouraient la fillette de leur sollicitude et de leur protection.

Puis, on les avait séparés, chacun d'eux suivant une voie différente.

Lorsque Ursule était revenue du couvent, elle n'avait retrouvé que Frédéric qui allait recueillir la succession de son père.

Célestin finissait à Toulouse ses études de droit.

Il était ensuite parti pour Paris.

Elle l'avait donc perdu de vue et ne savait rien de lui.

Au moment où son père venait de le lui proposer pour mari, elle ignorait encore son retour et ne l'avait appris que par cette proposition.

Cependant, c'est de lui, de lui seul, qu'en cette circonstance elle espérait le salut.

A la faveur des lointains souvenirs, elle le croyait généreux, bon, désintéressé; elle connaissait l'amitié qui l'unissait à Frédéric et sans doute suffirait-il qu'elle s'adressât à lui et lui avouât qu'elle ne pouvait l'aimer pour qu'il retirât sa demande.

C'était là, maintenant l'unique espoir d'Ursule.

Après l'avoir conçu, elle reprit courage, se promettant de saisir la première occasion qui lui serait offerte de s'entretenir avec Célestin.

En attendant, il importait que Frédéric s'abstint de toute démarche auprès de sa grand'mère, et puisque la veille, Ursule avait elle-même fixé l'heure de sa visite au mas des Combes et que cette heure approchait, elle n'avait que le temps de l'avertir.

En hâte, elle traça sur une feuille de papier ces quelques lignes adressées à Annette Bertin:

"Chère Annette, dis à ton frère de ne pas venir voir grand'mère aujourd'hui. Je me trompais hier en jugeant que le moment était opportun. Il faut attendre encore."

Le canonisme de ce billet s'inspirait de la résolution que ven